

50 ARRÊTS SUR IMAGE

DÉBARQUEMENT LIBÉRATION

EMMANUEL THIÉBOT

50 ARRÊTS SUR IMAGE

**DÉBARQUEMENT
LIBÉRATION**

DES PRÉPARATIONS AUX COMMÉMORATIONS

ARMAND COLIN





Maquette intérieure : Nicolas Wiel
Mise en pages : Nord Compo

**Ce projet a obtenu le
LABEL MISSION LIBÉRATION de l'État.**



defense.gouv.fr/mission-liberation

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :

-  Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.
-  Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.
-  Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.
-  Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2024
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur,
11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-200-63777-4

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	8
LE SECOND FRONT	10
LES ENSEIGNEMENTS DES DÉBARQUEMENTS ALLIÉS PRÉCÉDENTS	14
LE MUR DE L'ATLANTIQUE	18
LES BOMBARDEMENTS ALLIÉS EN EUROPE	22
DE GAULLE CONTRE L'AMGOT	26
D-DAY	30
LES PORTS ARTIFICIELS	34
UNE INCROYABLE LOGISTIQUE	38
PROPAGANDE VICHYTE ET COLLABORATIONNISTE	42
COMBATIVITÉ ET ENDOCTRINEMENT DU SOLDAT ALLEMAND	46
LE SOLDAT FACE À LA MORT	50
LES CIMETIÈRES MILITAIRES ALLIÉS ET ALLEMANDS	54
COMMÉMORER LE 6 JUIN 1944	58
LA RÉSISTANCE DANS LES COMBATS DE LA LIBÉRATION	62
LA LIBÉRATION DE PARIS	66
LES ARMES SECRÈTES ALLEMANDES	70
« QUI N'A PAS SON LIBÉRATEUR ? »	74
L'OPÉRATION BAGRATION	78

SOMMAIRE

LES CIVILS ET L'ARMÉE ROUGE	82
LA GUERRE PSYCHOLOGIQUE	86
OPÉRATION TERRE BRÛLÉE EN ALLEMAGNE	90
LA CAPITULATION ALLEMANDE	94
LES POCHEs DE L'ATLANTIQUE	98
LA RÉsISTANCE COMME ENJEU POLITIQUE	102
LES CÉLÉBRATIONS PATRIOTIQUES EN 1945	106
« ORADOUR N'EST PLUS QU'UN CRI »	110
MONTREr ET DÉNONCER LES CRIMES NAZIS	114
LA DÉCOUVERTE DES CAMPS NAZIS	118
PREMIERS TÉMOIGNAGES DANS LA PRESSE	122
DES DÉPORTÉS ATYPIQUES	126
ENTRAIDE SOCIALE ET POLITIQUE	130
UN FLUX DE RÉFUGIÉS SANS PRÉCÉDENT	134
RÉTABLIR LA SOUVERAINETÉ RÉPUBLICAINE	138
FEMMES À LA LIBÉRATION	142
L'ÉPURATION ENTRE VENGEANCE ET JUSTICE	146
L'ÉPURATION LÉGALE	150
LES PRISONNIERS DE GUERRE DE L'AXE, UNE MAIN-D'ŒUVRE COMPLÉMENTAIRE	154
MISE AU PAS DE LA RÉsISTANCE	158
RÉAFFIRMER L'UNITÉ DE LA FRANCE	162
HÉROÏSATION DE LA RÉsISTANCE	166

SOMMAIRE

LE « BLANCHIMENT » DE L'ARMÉE FRANÇAISE	170
DE L'EMPIRE FRANÇAIS À L'UNION FRANÇAISE	174
L'INDOCHINE DANS LA TOURMENTE	178
SIGMARINGEN : VICHY-SUR-DANUBE	182
LES ZONES D'OCCUPATION ALLIÉES	186
TENTATIVES DE GUÉRILLAS CONTRE FRANCO	190
LES BOMBES ATOMIQUES	194
PILLAGE ET SPOLIATION DES ŒUVRES D'ART	198
LA RECONSTRUCTION EN FRANCE	202
LES PROCÈS DE NUREMBERG ET DE TOKYO	206
NOTES	211
TABLE DES SIGLES	229
BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE	231

AVANT-PROPOS

Le Débarquement du 6 juin 1944 fait partie des dates incontournables de la Seconde Guerre mondiale. L'événement militaire, qui fut un tournant capital dans la lutte contre le fascisme et le nazisme en Europe, a été analysé et raconté par tous les échelons militaires, de l'état-major au simple soldat. L'histoire-bataille comme elle fut appelée dans les années 1950-1970, présentant les faits du point de vue des officiers supérieurs et des leaders politiques, va progressivement laisser la place aux souvenirs de simples soldats engagés dans le combat. Puis au gré des commémorations, le vétéran ayant débarqué ou sauté en parachute sur la Normandie en ce « jour le plus long » est présenté dans les médias comme un « héros », quelle que fut sa trajectoire de combattant en amont ou en aval de cette journée historique. Car ce D-Day s'est transformé en une épopée héroïque sous la caméra d'un Steven Spielberg pour s'inscrire définitivement en mythe. Manne économique dont s'est emparée depuis 1984 la Basse-Normandie, puis l'actuelle région Normandie, en créant un tourisme de mémoire. Le prisme mémoriel s'est d'ailleurs déplacé, minimisant d'autres dates clés, comme la libération de Paris ou la capitulation allemande du 8 mai 1945, au bénéfice de cette commémoration internationale partagée par un nombre impressionnant de chefs d'État étrangers.

Lors de ces commémorations du Jour J, nombreux ont oublié la mission donnée à Eisenhower, lorsqu'il prend le commandement du SHAEF fin 1943, d'ouvrir un second front à l'ouest pour reconquérir l'Europe jusqu'à Berlin, avec l'aide de l'URSS sur la partie orientale du Vieux Continent. L'opération Neptune n'est que la phase initiale d'Overlord, consistant à poursuivre les combats outre-Rhin puis libérer le pays, et non l'inverse. Il faudra attendre plusieurs décennies pour que le grand public découvre ce qui s'était passé entre le 6 juin 1944 et la libération de Paris, le 25 août 1944.

Afin de ne pas écrire l'histoire avec les mêmes œillères, cet ouvrage a pris le parti de se placer dans un récit global qui dépasse les bornes chronologiques et géographiques trop restrictives à notre sens dans une guerre mondiale. Il décrit les conséquences que les années 1944 et 1945 auront sur les sociétés alliées ou de l'Axe ou encore les enjeux géopolitiques de la victoire des Alliés. Au-delà d'un simple récit factuel, un regard sociologique – à l'aune d'une historiographie sans cesse renouvelée ces dernières années – permet de mieux comprendre la mentalité des soldats anglo-américains, soviétiques, allemands ou nippons aussi bien lors des combats qu'au contact des populations civiles.

Une importante collection de presse française permet de revivre les événements, de voir se construire les mémoires gaullistes et communistes à chaud, de comprendre le choc de la découverte des camps nazis, ou de l'emploi de l'arme atomique. Elle montre comment l'opinion publique a traversé ces deux années décisives du conflit et comment la longue sortie de guerre a été vécue par les populations sinistrées.

Enfin, l'ouvrage entreprend de répondre aux interrogations légitimes, auxquelles il est temps de se confronter 80 ans après les événements, concernant l'efficacité des bombardements stratégiques alliés sur l'Allemagne et la France, la destruction massive de villes normandes à l'été 1944 ou encore l'utilité réelle de l'emploi de l'arme atomique sur deux villes japonaises.

Cette approche historique propose de se pencher sur 50 dates ou événements en s'appuyant sur un document inédit ou une photo plus célèbre présentée dans son contexte d'origine. D'autres fois, ce sont des jeux pour enfants, des cartes postales ou encore les articles de presse d'époque qui montrent au lecteur le point de vue des gens de 1944 ou 1945 cherchant à saisir le cours de leur actualité, en pleine guerre mondiale.

Emmanuel Thiébot

LE SECOND FRONT

Depuis l'opération Barbarossa, le 22 juin 1941, le III^e Reich a lancé l'invasion de l'Union soviétique en ouvrant en Europe son front le plus vaste et étendu. Afin de soulager l'URSS, Staline insiste pour ouvrir un second front. Cette perspective est définitivement actée lors de la conférence de Téhéran qui se tient du 28 novembre au 1^{er} décembre 1943. Elle rassemble Roosevelt, Churchill et Staline qui décident de l'opération Overlord.

Quand débarquer en Europe ?

Les Anglo-Américains envisagent, depuis 1942, de conduire des opérations sur le sol européen. Mais en juillet 1942, ils prennent conscience que l'opération stratégique majeure ne pourra être menée à bien, en raison du manque de matériel et d'effectifs, avant la fin 1943. Cette opération militaire, baptisée Round Up (« rassemblement ») et prévue au printemps 1943, ne peut être programmée à l'automne, saison la plus défavorable. Elle est donc planifiée pour le printemps 1944. En janvier 1943, la conférence de Casablanca réunit Roosevelt, Churchill, de Gaulle et Giraud, afin de discuter du second front. Là sont mis au point les débarquements de Sicile puis d'Italie, tout comme un débarquement sur les côtes du nord-ouest de l'Europe, sans précision ni de lieu ni de date. La conférence de Téhéran entérine la décision : l'opération Overlord se concrétise. Avec elle, il sera question de mener d'autres

débarquements aux Balkans ou en Provence, à la croisée de différents intérêts stratégiques.

L'opération va prendre forme après quelques arbitrages. Force est de constater le manque de moyens. Depuis l'opération Torch – nom de code donné au débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942 –, il ne reste plus que 105 000 soldats américains en Grande-Bretagne. Afin de reformer les troupes, il est prévu de faire embarquer, dans des navires de transport, soldats américains et infrastructures en direction de la Grande-Bretagne (opération Bolero). Le transfert de soldats sera toutefois ralenti en raison du manque de navires. Le Royaume-Uni a réservé les siens aux importations alimentaires – tombées de 42 à 23 millions de tonnes entre 1940 et 1942, en raison de la bataille de l'Atlantique – afin de répondre aux besoins de sa population. Cette priorité britannique, acceptée par Roosevelt, a pour conséquence de ralentir Bolero et de décaler Overlord. Autre conséquence, la mobilisation des navires américains pour l'opération Bolero, en plus de ceux du ravitaillement civil, empêche une opération militaire prévue en Birmanie.

Un autre projet connexe à Overlord, l'opération Anvil, est décidé à Téhéran ; il s'agit d'un débarquement en Provence dans l'objectif d'affaiblir davantage les troupes allemandes, en créant un front au sud de la France qui obligera les

L'Amérique en Guerre

LE 8 DECEMBRE 1943

No. 79



ROOSEVELT, STALINE ET CHURCHILL décident l'assaut à l'ouest, à l'est, au sud



Le Maréchal Staline, le Président Roosevelt et le Premier Ministre Churchill, photographiés sur les marches de la Légation Soviétique à Téhéran. Derrière eux se trouvent (de gauche à droite au premier rang) : le Maréchal Sir John Dill (Grande-Bretagne), le général George C. Marshall (Etats-Unis), le Maréchal Voroshilov (URSS), le général Sir Alan Brooke (Grande-Bretagne) et l'amiral William Leahy (Etats-Unis).

Atmosphère cordiale **ACCORD COMPLET A TEHERAN**

Téhéran, 5 décembre.—Les solides bâtiments de l'Ambassade de Russie et de la Légation Britannique, au milieu de leurs parcs privés entourés de murs, étaient le cadre idéal pour une conférence de guerre. Situés parmi des parterres de roses et de chrysanthèmes en fleurs, les deux hôtels ne sont éloignés l'un de l'autre que de quelque cent mètres. Pendant les quatre jours ce secteur fut entièrement isolé du

(Suite à la page 2)

Téhéran, 8 décembre.—La dernière pierre de l'édifice de la solidarité des Nations Unies pour la poursuite de la guerre dans le monde entier et pour l'établissement d'une paix juste et durable, a été posée la semaine dernière à Téhéran lors de la réunion du Président Roosevelt, du Maréchal Staline et du Premier Ministre Churchill.

Tandis que les puissantes forces armées des Nations Unies prenaient l'offensive sur tous les fronts, une série de conférences avait lieu pour étudier en détail la fin

(Suite à la page 3)

DÉBARQUEMENT – LIBÉRATION

Allemands à répartir leurs divisions et qui devra prendre en tenaille le maximum de divisions. Faute de péniches nécessaires pour le réaliser le même jour qu'Overlord, ce débarquement est décalé et renommé Dragoon par Churchill.

À Téhéran, Staline est, contre toute attente, en position de force. L'Armée rouge a en effet réussi à retourner la situation militaire contre l'Allemagne en sa faveur en remportant quelques batailles décisives dans la reconquête de son territoire. Désormais le second front ne lui sert qu'à accélérer la fin de la guerre et change la donne. Roosevelt, qui a toujours considéré l'URSS comme un allié et non un rival, ne perd cependant pas de vue l'après-guerre et sent que le moment est venu d'ouvrir rapidement ce front pour contrer l'expansion soviétique en Europe occidentale.

L'état-major allemand divisé

Alors que pour Roosevelt la guerre a débuté dans le Pacifique, l'état-major américain fait, à la surprise générale, de l'Allemagne son objectif prioritaire, résumé en deux mots : *Germany First*. Il faut mener une guerre offensive contre le III^e Reich et défensive face au Japon. Hitler va devoir combattre sur plusieurs nouveaux fronts.

Parmi ces fronts à venir, une attaque au nord-ouest de l'Europe est prise au sérieux dès 1943. Pour répondre à l'anxiété de la population sur les risques de cette invasion, lors de son discours du nouvel an 1944, Hitler déclare : « J'affirme devant le peuple allemand en toute confiance que, où que les Alliés débarquent, l'accueil sera à la hauteur. Le soldat allemand accomplira également là son devoir en connaissant la signification décisive de ce combat¹. »

Le lieu du débarquement est incertain. La Norvège fait partie des probabilités mais, malgré le plan d'intoxication allié Fortitude Nord, les Allemands ne la considèrent pas comme la principale menace. Les Balkans, choix initial de Churchill, sont aussi écartées, l'état-major allemand estimant que jamais Staline ne laissera ses alliés s'introduire dans cette zone géographique qu'il convoite. La Bretagne comme la côte atlantique et du sud de la France sont exclues. Le plus probable reste les côtes de l'Escaut à la Dives et de la presqu'île du Cotentin. Ces régions sont donc renforcées militairement dès le début 1944.

Au sein de l'état-major allemand, les avis divergent sur le lieu exact dans cette zone. Hitler se positionne, en mars, pour le Pas-de-Calais avant de se raviser pour la Normandie, plus particulièrement le Cotentin et la Bretagne, avec comme point de mire les ports de Cherbourg et de Brest. Les rares sorties aériennes allemandes au-dessus du sud de l'Angleterre confirment son intuition. En tournée d'inspection dans le Calvados, le 30 mai, Rommel rejoint l'avis du Führer, déclarant à ses soldats : « Messieurs, je connais les Anglais depuis l'Afrique et l'Italie. Et je vous dis qu'ils se choisiront un endroit pour débarquer où ils supposent que nous n'y attendons pas le débarquement. Et cela sera ici, à cet endroit, pas avant deux ou trois semaines². » Mais par prudence, et craignant que ce lieu ne soit qu'une opération secondaire, précédant l'attaque principale, les unités militaires sont aussi renforcées d'Anvers à Rotterdam. Le plan d'intoxication allié Fortitude Sud renforce cette croyance.

L'intensification des bombardements sur les voies de communication de la Somme au Cotentin, sur les ponts de la Loire et sur les défenses côtières de la Seine à Cherbourg, persuade l'état-major allemand, fin mai, que la Normandie risque

d'être choisie comme tête de pont. De nouvelles dissensions voient le jour, entre un débarquement à marée haute ou basse. Cette dernière option est écartée, jusqu'à ce que, début mai, la Kriegsmarine surprenne un exercice grandeur réelle sur les côtes anglaises, à marée basse. Rommel comprenant alors que les obstacles de plage posés sur l'estran dans ce cas ne seraient d'aucune utilité, il ordonne le 3 juin d'en implanter de nouveaux en pleine eau, ignorant que sa directive arrive trop tard.

La psychose du débarquement chez les civils

Attendu et redouté à la fois, le débarquement tant annoncé engendre de l'impatience parmi la population française, surtout celle située du Nord-Pas-de-Calais à Cherbourg, qui finit par critiquer l'inertie des forces anglo-américaines. « La population manifeste de plus en plus sa nervosité et sa lassitude à mesure que les semaines s'écoulent³. » Avec les préparatifs fébriles des Allemands sur la côte et l'activité aérienne croissante des Alliés, l'inquiétude se mêle à la lassitude.

La guerre est devenue si insupportable que la population se résigne à subir l'épreuve à venir, si terrible soit-elle, pour être libérée du fardeau de l'Occupation, de la menace des bombardements et des privations qui s'accroissent dans tous les domaines : « On n'ignore pas que la libération coûtera cher, mais la liberté recouvrée ne doit-elle pas se payer⁴ ? »

L'impatience chez les soldats alliés

Dans le sud de l'Angleterre, devenu un vaste camp d'entraînement, nombre de soldats stationnés depuis des mois attendent avec impatience le Jour J, pour

en finir avec cette phase de préparation militaire. En effet, afin de rendre « séduisant » le combat, aux entraînements physiques s'ajoutent des mesquineries et humiliations quotidiennes, infligées par les sous-officiers. Ces comportements, qui rendent la vie militaire encore plus pénible qu'elle l'est par obligation, surnommés *Chickenshit* (« chiure de poussin ») par les GI's, sont censés pousser le soldat à désirer le combat pour sortir de cet enfer quotidien. Les inspections inopinées avec « revue détaillée » des baraquements et du paquetage, entraînant la punition collective du peloton pour un insigne mal cousu ou une jugulaire mal attachée, aboutissent à ce qu'en définitive l'unique façon d'échapper à la *Chickenshit* est d'être sur le front au risque de mourir. Qu'il s'agisse des Allemands, des Alliés ou des populations civiles françaises, chacun attend avec impatience le Jour J, annoncé depuis des mois et dont les multiples reports provoquent la risée des propagandistes allemands et collaborationnistes. « On souhaite [le débarquement] victorieux et décisif en faisant des vœux pour qu'il ne se produise pas chez soi⁵. »



L'Amérique en guerre est un journal aéroporté, largué chaque semaine par des avions sur les principales agglomérations françaises, pour permettre à la population d'avoir des informations venant du « monde libre ». Bien évidemment, celles-ci sont soumises au contrôle des services de guerre psychologique alliés qui en élaborent le contenu.

19 AOÛT 1942

LES ENSEIGNEMENTS DES DÉBARQUEMENTS ALLIÉS PRÉCÉDENTS

De nombreuses tensions divisent la coalition alliée quant aux méthodes à employer pour gagner la guerre. Au sein même de l'alliance américano-britannique, les stratégies divergent. Les Britanniques sont favorables à une guerre d'attrition consistant à harceler l'ennemi au moyen de bombardements intensifs et à multiplier les diversions périphériques, en visant à chaque fois ce que Churchill nomme son « ventre mou ». À la toute fin, une fois les forces nécessaires réunies, il lui faut porter le coup fatal par une attaque de grande envergure. Les Américains quant à eux, préfèrent attaquer frontalement l'ennemi le plus puissant parmi les forces de l'Axe, à savoir l'Allemagne, là où il est en plus grand nombre, en traversant la Manche, avec des troupes nombreuses disposant d'une forte supériorité matérielle. Cette attaque doit avoir lieu le plus rapidement possible, sans se laisser happer par des fronts secondaires dont on acceptera les défaites. Ces rivalités se retrouvent dans la préparation d'Overlord.

Bolero-Sledgehammer-Round Up

Après l'entrée en guerre des États-Unis, le 7 décembre 1941, lors de la conférence Arcadia¹, Roosevelt et Churchill font de

l'Allemagne leur priorité absolue. Ils veulent avant tout la vaincre et créent à cet effet le Combined Chief of Staff, un organisme militaire entre les deux pays. En avril 1942, ce dernier annonce le projet Bolero-Sledgehammer-Round Up. Bolero consiste à acheminer au Royaume-Uni 600 000 soldats américains pour septembre 1942. Sledgehammer a pour objectif risqué d'établir une tête de pont alliée dans le Cotentin ou en Bretagne, et de fournir des gages à Staline qui ne cesse de réclamer l'ouverture d'un second front pour soulager l'Armée rouge. Cette opération a aussi comme but de préparer la grande offensive, alors appelée Round Up. Réticent à ce projet, Churchill finit par accepter cette « proposition gigantesque » et annonce que « les deux nations marcheraient de l'avant, ensemble dans une grande fraternité d'armes ». Si bien que le 30 mai, Roosevelt déclare à Staline : « Nous nous attendons à l'ouverture d'un second front en 1942. »²

En réalité, l'acceptation de ce projet par les Britanniques est une manœuvre pour empêcher les États-Unis d'envoyer trop de forces dans le Pacifique. Et s'appuyant sur de réelles considérations logistiques, comme le fait qu'à cette date les chasseurs



ayant un faible rayon d'action ne peuvent fournir une protection aérienne efficace, Sledgehammer est abandonné en juillet, au profit du projet *Gymnast*, de débarquement en Afrique du Nord. Sous son nouveau nom de *Torch*, l'opération incombe à Eisenhower.

Le raid sur Dieppe

Seule concession faite à Staline, Jubilee, le raid sur Dieppe, du 19 août 1942. Montgomery désigne une division canadienne pour accomplir cette mission. Choix politique afin de donner enfin aux unités canadiennes l'expérience de la bataille dont elles ont besoin. Si les Alliés savent fort bien qu'il est impossible de prendre un port de front ou de débarquer des chars sur une plage de galets, l'objectif de ce raid est de tester, grandeur réelle, la réactivité des troupes allemandes face à une tentative de prise de batteries côtières, de destruction d'infrastructures militaires et de vol de matériel. Le raid doit aussi permettre de tester un débarquement amphibie sous le feu de l'action.

L'échec prévisible du raid a mis en lumière la nécessité d'améliorer les communications à tous les niveaux : sur le champ de bataille, entre les quartiers généraux de chaque formation et entre les forces terrestres, navales et aériennes. Il a aussi démontré la nécessité de détruire un maximum de défenses ennemies par des bombardements aériens précédant tout débarquement ; de fournir aux troupes d'assaut un appui d'artillerie à partir des navires et à partir des péniches de débarquement de matériel lourd et enfin, de perfectionner les outils et techniques d'élimination des obstacles placés pour barrer la route des hommes et des chars.

L'opération Torch en Afrique du Nord

« Tout était nouveau, c'était d'ailleurs une entreprise comme on n'en avait jamais conçu³ », déclare Eisenhower à propos des préparatifs de *Torch*. Il faut concevoir la stratégie, les méthodes tactiques, rassembler les bateaux, organiser les forces aériennes, trouver des terrains d'entraînement et de regroupements des troupes et, bien sûr, évaluer les forces ennemies. Une répétition taille réelle est effectuée dans l'ouest de l'Écosse. Si devant Alger, le 8 novembre 1942, le débarquement se déroule sans incidents, sur le secteur d'Oran, les forces françaises résistent opiniâtrement pendant presque deux jours. Le débarquement s'étant relativement bien passé, il n'a fourni aucun enseignement stratégique pour la suite. En revanche, il retarde d'un an *Round Up* et ralentit *Bolero*, autant qu'il fâche Staline qui comprend que le second front réclamé est encore reporté.

Seule la campagne de Tunisie qui suit permet à Eisenhower de se rendre compte d'aspects négatifs au combat. Il déplore le « contentement de soi » de trop nombreux officiers sur le terrain qui entraîne un manque de réactivité et d'anticipation, résultant de l'inexpérience imputable au manque de formation et d'entraînement préalable. Comme il le constate : « Avant de les envoyer au combat, une nation doit donner à ses soldats un entraînement technique, psychologique et physique qui constituera pour eux une arme et une défense. Mais comme la guerre s'abat toujours sur les démocraties quand elles s'y attendent le moins, il importe de procéder à cet entraînement en temps de paix⁴. » Autre erreur à corriger : le traitement des informations des services de renseignements qui ont tendance à trier les informations reçues pour ne retenir

ENSEIGNEMENTS DES DÉBARQUEMENTS PRÉCÉDENTS

que celles qui confirment leurs suppositions au détriment des autres. Il faudrait aussi évaluer davantage les positions de l'ennemi.

En revanche, la débâcle de l'Afrikakorps à El-Alamein (Égypte, 23 octobre 1942) a un impact psychologique puissant qui galvanise les Alliés et brise au passage le mythe de l'invincibilité de Rommel et des nazis sur le théâtre d'opérations méditerranéen.

Les débarquements de Sicile et d'Italie

Les débarquements de Sicile (opération Husky des 9 et 10 juillet 1943), de Salerne (opération Avalanche du 8 septembre 1943), puis d'Anzio (opération Shingle du 22 janvier 1944) vont être précieux pour préparer le 6 juin.

Après avoir hésité à débarquer en Corse et en Sardaigne, c'est la Sicile qui est finalement retenue comme première étape en Europe. Le choix résulte de sa position stratégique pour protéger les routes maritimes en Méditerranée et par ses dimensions réduites. L'île ne mobilisera en effet qu'un effectif réduit de 160 000 soldats alliés face à 40 000 Allemands et 350 000 Italiens. Surtout, les Alliés sont assurés par leurs services des renseignements du peu de combativité de ces derniers. La préparation de Husky débute en février 1943. Elle regroupe des divisions américaines, britanniques et canadiennes. La réussite de ce débarquement confirme l'efficacité des nouveaux matériels utilisés, comme les Landing Ship Transport (LST) pour le transport des hommes, les véhicules amphibies DUKW et les bâtiments lance-roquettes (*hedgerows*). Mais surtout, voire encore plus avec Avalanche, ces opérations prouvent la nécessité de

disposer de la maîtrise des airs pour protéger la flotte en empêchant les renforts de s'approcher de la tête de pont.

L'appui naval, beaucoup plus précis que le largage de bombes par avion, pour viser les défenses côtières avant le débarquement a montré son efficacité tant à Salerne qu'à Anzio. Ce dernier débarquement a montré qu'un petit port peut permettre d'acheminer de grandes quantités d'hommes et de matériel. La diversion s'avère utile, comme l'ont montré les opérations Baytown à Calabre et Slapstick à Tarente lors d'Avalanche pour leurrer les Allemands sur le vrai lieu de débarquement.

Avalanche prouve aussi qu'il est impératif pour les unités de manœuvrer de façon rapprochée afin d'empêcher l'adversaire de s'engouffrer dans une brèche pour isoler des troupes. À Salerne les intervalles de 10 km ont affaibli la tête de pont. Enfin, ces expériences permettent de travailler sur l'un des points faibles, à savoir l'importante dispersion des états-majors sur le terrain et leur manque de liaison entre eux. Quant aux débarquements sur les îles du Pacifique, ils permettent aux Américains de tester et améliorer les types de péniches en fonction du matériel à acheminer.



Les débarquements de Sicile et d'Italie sont l'occasion de tester le matériel pour acheminer sur la plage des véhicules lourds, comme des chars Sherman ou des camions GMC, grâce à des pontons artificiels, comme ici en Sicile, le 10 juillet 1943.

LE MUR DE L'ATLANTIQUE

Craignant l'ouverture d'un second front à l'ouest, Hitler ordonne la construction de l'*Atlantikwall*, en décembre 1941, qui ne sera véritablement commencé qu'en août 1942. À cette date, malgré les succès allemands face à l'Armée rouge sur le front de l'Est et les bons résultats de la guerre sous-marine en Atlantique, l'état-major de Hitler craint que la stratégie globale de guerre puisse leur devenir moins favorable avec l'entrée en guerre des États-Unis, en décembre 1941. Le spectre d'un second front qui ne semblait qu'une possibilité avant 1941 est désormais une éventualité sérieuse. En ordonnant l'édification « avec fanatisme » de bunkers imprenables sur les côtes atlantiques, l'objectif de Hitler est clair : empêcher une invasion alliée depuis la Grande-Bretagne. Ce qu'il confirme en novembre 1943 : « Je ne veux pas prendre plus longtemps la responsabilité de continuer à affaiblir l'Ouest pour avantager d'autres théâtres d'opérations. J'ai donc décidé de renforcer ses défenses¹. »

4 000 kilomètres de béton

La ligne de fortification devra s'étendre des côtes norvégiennes à la côte basque. Pour contrer le risque d'un débarquement dans le sud de la France, les côtes méditerranéennes sont elles aussi fortifiées, sous le nom de *Südwall*, qui s'étend de Cerbère à Menton. Hitler ordonne en août 1942 « de construire sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche [...] une forteresse inexpugnable ». L'ambitieux programme projette

de construire 15 000 casemates fortifiées pour le printemps suivant. Chaque port, de grande ou modeste envergure ainsi que tous les havres doivent être protégés et devenir infranchissables. Les grands ports comme Le Havre, Cherbourg, Brest, Lorient, Bordeaux, etc. doivent devenir des *Festung* (« forteresses ») imprenables. Au 1^{er} juin 1944, des Pays-Bas à la frontière espagnole, îles anglo-normandes incluses, les 9 991 casemates construites ont nécessité de couler 9,3 millions de mètres cubes de béton et d'excaver 565 000 mètres cubes de terre et de pierres. À la même date, sur le *Südwall*, ce sont 1 019 casemates qui sont construites ayant nécessité 516 575 mètres cubes de béton et d'excaver 61 700 mètres carrés de matières au sol. En complément, 866 casemates sont en cours de construction sur l'*Atlantikwall* et 188 sur le *Südwall*. Les casemates en béton de l'Atlantique, avec ses 8 000 constructions de campagne plus légères (en pierre, terre et troncs d'arbres), abritent 85 634 hommes contre 2 334 sur les côtes méditerranéennes².

Une manne financière pour le BTP français

Les chantiers du mur de l'Atlantique sont gérés par l'Organisation Todt, un groupe de génie civil et militaire du III^e Reich, qui va s'adjoindre l'aide de nombreuses entreprises françaises de BTP, dans toutes les régions de France. Des entreprises du bâtiment, des cimenteries françaises

Donnerrollen

WOCHENSCHRIFT FÜR UNTERHALTUNG, WISSEN, LEBENSFREUDE

W. Preis



PREIS 20 PF.
Für die Zusendung einzelner
Hefen

HEFT NR. 21
NEUE FOLGE
11. JAHRGANG

DEUTSCHER VERLAG
BERLIN SW 68
KOCHSTR. 22-26
8. AUGUST 1943

AUS DEM INHALT

Zerstört — doch
unzerstörbar!

*

Concordia, die
neue Staatspartei
Mandschukuos

*

Ein Geigensolo
auf der
„Zauberberge“

Unser

Tatsachen-Bericht:

*Ich komme
soben aus
London . . .*

Das

Gehirn „schreibt“
Wellenlinien

*

Ursu, der Bär

*

Terpsichore auf
der Schulbank

Wacht am Mittelmeer

Überall an den südlichen Küsten des europäischen Festlandes recken inmitten des Bastionen aus Stahl und Beton auch die Geschütze der deutschen Flakartillerie ihre Röhre emporgeständig bereit, jeden Ueberzugsungs-Angriff aus der Luft und von der See her mit gewaltiger Wucht abzuwehren.

PK. Zeichnung:
Kriegsbericht des Walter Prell